

Autobiographie d'une idée

LOUIS HENRI SULLIVAN

Autobiographie d'une idée

Traduit de l'anglais par
CHRISTOPHE GUILLOUËT



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2011

CE n'est que parce que l'architecture est un art dans une large mesure anonyme qu'il faut à Louis Sullivan, si éminent qu'il soit dans sa profession, une introduction.

Comme auteur aussi bien que comme architecte, dans ses bâtiments et dans ses écrits, son but a été de déclarer certaines vérités, de faire connaître certains principes si vitaux, si fertiles, si fondamentaux et nécessaires que je l'associe à Whitman et à Lincoln, si peu qu'il appartienne à leurs catégories, et eux à la sienne.

Il leur ressemble au moins pour son intacte américanité, ayant de Lincoln l'oreille attentive aux notes spirituelles au milieu du vacarme de notre démocratie, et la foi vive de Whitman dans l'ultime émergence de la fraternité et de la beauté du peuple de "ces États".

Au-delà, il est certain que la ressemblance cesse, mais ce que je voulais dire c'est que Sullivan est quelque peu différent de nous, refusant l'idylle de nos plaisantes illusions – et par "nous", j'entends les architectes académiques, beaux-arts, médiévalistes, stylistiquement purs et purement stylés, à présent très engagés, avec tant de bon goût et d'admiration mutuelle, dans la mise en scène américaine.

Louis Sullivan a le mérite d'avoir été peut-être le premier à affronter carrément le problème de l'expression du gratte-ciel à ossature acier et de le traiter honnêtement et logiquement. Les solutions ultérieures, lorsqu'elles sont bonnes, s'alignent sur les préceptes et les exemples qu'il fut le premier à poser. Ceci, aux yeux du profane, demande une explication. L'architecte ayant reçu éducation académique dans la génération qui produisit les gratte-ciels découvrit une chose qui refuse de se soumettre aux canons et catégories dont son esprit avait été investi : il ne pouvait ni la loger dans son cadre mental, ni étendre ce cadre pour l'y loger. Aussi produisit-il des monstruosité architecturales.

C'est alors qu'arrive Louis Sullivan, frais émoulu de l'Europe, mais point séduit par le lustre de son magnifique passé. Il était convaincu que nul diktat architectural, nulle tradition, ou superstition, ou habitude, ne devrait entraver

la réalisation d'une architecture honnête, basée sur une bonne définition des besoins et des buts utilitaires : la fonction déterminant la forme, la forme exprimant la fonction. Pour Sullivan, la hauteur du gratte-ciel n'était pas un embarras, mais une inspiration – la force de l'altitude doit être en lui; ce doit être un objet fier qui s'élance, sans une ligne dissidente, de bas en haut. En conséquence, dans une même frénésie raffinée de création, il jeta en l'air ses piliers et plaça ses fenêtres selon la nécessité, non la tradition, mais l'exigence, faisant de la maçonnerie ce qu'elle était devenue – une coquille, un simple revêtement, le squelette d'acier étant senti, pour ainsi dire, comme les os sous leur épaisseur de chair. Puis, par-dessus, il tissa une toile de bel ornement – de fleurs et de gelée, délicat comme la dentelle et solide comme l'acier.

Son inexorable logique, donnant lieu à tant de surprenantes simplifications et d'admirables économies, s'imposa même à l'esprit d'architectes opposés à sa philosophie et indifférents à son travail, avec ce résultat que les plus évidents mérites des colosses qui dominent le marché sont redevables, même de façon détournée, à l'influence de Louis Sullivan.

L'angle purement structurel et économique d'un édifice tient toujours plus ou moins du mystère pour l'homme de la rue; mais celui-ci a ordinairement un œil attentif à l'ornement. Cela entre en compte dans le fait que Sullivan est connu du profane (pour autant qu'il soit connu) comme le créateur d'un original et magnifique décor de surface. Sa Porte d'or du pavillon des transports de l'exposition internationale de Chicago, en 1893, a charmé l'œil naturel des autochtones plus que ne purent le faire les ornements galvaudés utilisés dans les bâtiments entourant la Cour d'honneur. Elle a aussi charmé les yeux de certains des plus avertis des étrangers en visite. Attentifs, dans un pays neuf, à toute Nouveauté, ils ne trouvèrent cette qualité presque nulle part ailleurs que dans les projets de Sullivan, à qui ils accordèrent sans hésiter et avec enthousiasme leurs éloges.

Qu'il ne soit ainsi connu que comme créateur d'ornement semble profondément ironique, alors qu'il recommandait lui-même d'abandonner l'ornement en architecture jusqu'à

avoir maîtrisé les fondamentaux du dessin le plus simple. Ceci indique que de tous ses dons, celui du décor est le moins essentiel.

Sans aucune dépréciation de ses réalisations comme architecte et concepteur je tiens que Louis Sullivan a pour plus puissante et durable séduction celle d'auteur et de professeur; et bien que vous cherchiez en vain ses livres dans une bibliothèque, il a cependant écrit et été lu. Si ses écrits n'ont paru que sous la forme d'opuscules, ou comme contributions à des journaux à circulation limitée, ils étaient néanmoins du genre à s'imprimer d'eux-mêmes dans les jeunes esprits, "cire pour recevoir et marbre pour retenir". Ses *Kindergarten Chats*, impatiemment attendus semaine après semaine, qui paraissaient dans une revue professionnelle depuis longtemps disparue, cachée sous les planches à dessin jusqu'à la sortie du "boss", puis enfin dévorée, détruisirent chez beaucoup de jeunes gens – dont j'étais – le monde d'idées dans lequel ils avaient été éduqués, mais pour créer à la place un monde d'idées différent et meilleur.

Les *Chats* se sont avérés être un assaut vigoureux et âpre, un matraquage de l'ordre architectural existant alors (est-il différent aujourd'hui, je me le demande), mais ils désignèrent un chemin de liberté à tout jeune talent architectural sincère qui étouffe dans l'air vicié de notre industrialisme ou s'embourbe dans le marais académique. Vaste, ample, discursif, mélange de sublime et de ridicule, comme si Ariel avait collaboré avec Caliban, *Kindergarten Chats* demeure dans mon souvenir comme une des lectures les plus provocantes, ahurissantes, stupéfiantes, inspirantes que j'ai jamais faites.

D'*Autobiography of an Idea*, je ne suis point invité à discuter, que ce soit de façon critique ou autrement, ceci étant une introduction non du livre mais de l'auteur, et non de ce dernier comme personne mais comme personnage. Sa personnalité se révélera inévitablement d'elle-même au lecteur au fur et à mesure, avec bien plus de vérité que je ne pourrais le faire, moi qui regarde à travers d'autres vieilles fenêtres, aux verres colorés de rose et gribouillées de souvenirs, d'admiration, de gratitude. Je me contente de finir ainsi, parce que je crois Louis Sullivan capable de soutenir

l'examen minutieux que rend possible, et inévitable, la forme autobiographique – et qu'il est concevable qu'il y gagne ce que l'appréciation d'un ami et compagnon ne saurait donner.

CLAUDE BRADGON [1923]

I
L'ENFANT

IL était une fois en Nouvelle-Angleterre un village du nom de South Reading. C'est là qu'un petit garçon de cinq ans habitait. Ou plutôt qu'il nichait, avec ses grands-parents, dans une ferme miniature de vingt-quatre acres, à environ un mile à l'écart du centre de gravité et d'activité qu'on appelait Grand'Rue. C'était une "grand-rue" de cette époque et de cette génération, et aussi la ferme convenait à son temps et à son lieu.

Les grands-parents avaient fait pression, avec une certaine insistance, pour que l'enfant vînt demeurer chez eux pour un temps ; après quelques larmes de la mère – et dans l'indifférence du père – l'assentiment fut donné, et l'enfant emporté vers la nature sauvage, à une dizaine de miles au nord de la ville de Boston. La ferme venait d'être acquise, et l'enfant eut vite fait de se montrer tel un parasite glouton, absorbant cette affection, cette abondance de chaleur humaine que seuls grands-mères et grands-pères prodiguent, dans une intuitive folie. En bref ils l'aimaient, et ils s'occupaient de son hygiène corporelle.

Pour les voisins, il n'était qu'un nuisible moutard de plus, prêt à galoper, à rigoler, à hurler, à se bagarrer, à brailler avec les autres – tous enclins à se réjouir et à tout casser. Il y avait cependant une étrangeté particulière dans la cervelle de ce petit d'homme : il n'avait pas le désir de détruire – sauf toujours ses ennemis mortels du moment. Son penchant était inverse.

Mais de peur que cet enfant ne paraisse soudainement venu, à l'âge de cinq ans, de nulle part, nous devons absolument en certifier l'authenticité en esquisant ses tumultueux débuts dans la vie. Il est issu de la femme par les voies ordinaires, au 22 de South Bennett Street à Boston, dans le Massachusetts, États-Unis d'Amérique, le 3 septembre 1856. Et, au bénéfice de la plus vétilleuse des acribies, l'on peut ajouter, sous l'autorité de la jeune mère, que l'événement eut lieu au premier étage : c'était un mardi à dix heures du soir, il pesait quatre kilos et demi. La mère, à cette date, était

parvenue à l'âge de vingt-et-un an, tandis que le père en aurait trente-huit à Noël.

Le long intervalle des années passées a rendu évident que cette monstruosité rose vint au monde en possession d'une mémoire imageante. Il se remémore, encore aujourd'hui, certaines indiscretions de berceau; il se rappelle aussi la vision floue, depuis ce berceau, d'une femme fantomatique, vêtue de noir, sombre, voilée, passant une porte ouverte et parlant dans une voix étrangement différente des tons mélodieux de sa mère, qui était à côté. Il se rappelle une nuit où, au milieu de l'hiver, on le tira de son refuge douillet et tiède, on l'emmitoufla et l'emmena au deuxième étage. Grand-père était déjà là, grattant le givre d'un des petits vitrages carrés; enfin, après les extases de Maman et les étonnements révérencieux de Grand-père, l'enfant fut soulevé et porté à la vitre, pour voir quoi ? – une longue, brillante et vaporeuse traînée qui, imagina-t-il vaguement, devait être exceptionnelle; mais comme il ne semblait pas y avoir là de rapport à ce qui importait vraiment dans son existence, il fut assez content de laisser cette chose à son sort, quel qu'il ait été, et de s'en retourner au petit coin chaud d'où on l'avait enlevé. Cette traînée dans le ciel était la comète de Donati de 1858.

Avant d'aller plus loin dans les faits et gestes de cet enfant de deux ans, il serait bon de donner un aperçu de ses origines hybrides.

Quant au père, Patrick Sullivan, nul besoin d'en débattre – il était irlandais. Quant à la mère, Andrienne List Sullivan, elle semblait française, mais ne l'était pas complètement. Elle en avait les paupières typiques, les yeux noisette, expressifs, un visage ovale, les traits mobiles. Elle était de taille moyenne, svelte, hautement émotive, s'abandonnant à la parole avec extase. Mais *elle aussi* avait des parents; son père, Henri List, était un vrai Allemand, de type hanovrien – six pieds de haut, bien proportionné, droit de maintien, surmonté d'un crâne en forme de dôme, robuste, le visage rasé, les lèvres épaisses, de petits yeux gris, les sourcils broussailleux et un nez en pied de marmite. Il était intellectuellement bien trempé, cyniquement amusé par les hommes, les femmes, les enfants et tout le monde. Sa mère,

une femme minuscule de grande douceur et d'une calme amabilité, était suisse française, née à Genève – où ses trois enfants aussi étaient nés. Mais son long nez florentin suggérait, sans erreur possible, une lignée italienne. Son nom de jeune fille était Anna Mattheus. En vraie *mère de famille** elle portait la culotte, comme c'était la coutume dans la société française de classe moyenne. Son esprit était méthodique, et son affection hégémonique.

Henri List était réticent à évoquer son passé, mais selon les on-dit familiaux il fut, jeune homme, formé à la prêtrise catholique, se rebella et s'enfuit de la maison.

Les années qui s'écoulèrent entre cette hégire et son arrivée à Genève, en Suisse, sont une page blanche. Il semble y avoir un manque de clarté quant à sa vocation genevoise; était-il professeur de grec à l'Université, ou répétiteur pour de jeunes et riches gentlemen anglais pendant leurs études? Quoi qu'il en soit, il avait la meilleure éducation, et il prospéra. On cancana aussi que, ayant rencontré Anna Mattheus – considérablement plus âgée que lui – qui tenait un magasin garni d'un somptueux stock de toiles et de dentelles de choix, il la courtisa. On le railla en disant qu'il l'avait épousée pour son argent. En tout cas, ils vécurent bien, et habitaient dans une maison de marbre avec de vastes terres appelée *La Maison des Paquis**. Là, trois enfants naquirent, par ordre d'arrivée: Andrienne, Jennie et Jules. Le narrateur a en sa possession une petite carte ovale au bord perforé, sur le côté face duquel est dessinée au crayon de couleur une vue qui semble celle d'un parc, avec une maison à demi cachée entre les arbres. Au dos, avec l'écriture de la grand-mère, il y a la notation "*Terrasse de la maison des Paquis faite par Andrienne en 1849*"* – (soit quand elle avait quatorze ans). Toujours selon les cancans familiaux, il n'y avait pas de doute que Henri List était entaché de cupidité. Il spéculait, et prêta finalement l'oreille aux ruses d'un Juif. Il y risqua tout son avoir. L'entreprise perdit étrangement et soudainement son crédit, et la maison List vacilla et s'écroula dans

* Les mots en italiques suivis d'une astérisque sont transcrits tels quels du texte original.

une ruine irrémédiable. Anna List emprunta de l'argent à des parents pour emmener la famille en Amérique, pour oublier le passé et tout recommencer à zéro sur une autre terre. Les interrogations sur les réticences de Grand-père n'ont guère lieu d'être. Il fallut au narrateur l'espace de plusieurs années pour reconstituer, de-ci de-là, le fil de l'histoire.

Pour ce qui est de Patrick Sullivan, il n'avait pas de secrets, mais sa mémoire ne remontait pas loin au-delà de sa douzième année. Il disait que son père était un peintre de paysage, veuf, et n'avait qu'un enfant. Qu'ensemble, ils visitaient les foires des comtés d'Irlande. Qu'à une de ces foires, il perdit son père dans la foule et ne le revit jamais. Et qu'ainsi, à l'âge de douze ans, il fut jeté par le monde pour y faire son chemin. Avec un curieux petit violon, il errait pieds nus à travers la campagne, violonnant ici et là pour qui voulait danser ; et des danseurs, il y en avait beaucoup. Voyageant de la sorte, il vit presque toute l'Irlande. Cette vie errante dura probablement de nombreuses années. La période de transition qui le vit émerger de son errance est incertaine, toujours est-il que c'est comme un art qu'il conçut désormais la danse. Il ne peut y avoir de doute quant à la détermination inflexible de son tempérament, de sa fierté et de ses ambitions ; mais par quelle chaîne d'influences il parvint à Londres, cela n'est pas connu. Arrivé là, il se plaça sous la tutelle des meilleurs – et des plus à la mode – parmi les maîtres, et finalement il monta sa propre académie. Non content de cette progression, qui fut une réussite, il voulut absolument atteindre les sommets de l'art, et à Paris, centre de l'élégance, alla s'instruire chez les maîtres les plus en vue. À cette époque, danser était l'art d'avoir de la grâce vis-à-vis du monde, d'avoir un maintien, un port de tête. Les applications en étaient diverses, de la simple polka à des figures très complexes dans les circonstances mondaines, et parvenaient à la plus haute poésie dans le romantisme du ballet classique. C'était un art de l'élégance, révolu comme l'époque de l'élégance. Artificiel, il l'était dans une large mesure, et pourtant il était humanisant, salutaire. C'est ainsi que la valeur sociale de la danse, du maître de danse et de l'académie d'un temps qui est depuis longtemps révolu, doit être considérée pour être comprise aujourd'hui.

Ce jeune Irlandais avait une autre grande passion. Pour lui l'art de la danse était un délicat art de symétrie, de grâce, de rythme ; mais parallèlement à ceci il avait une faim de beautés naturelles. Il était sans doute un païen, cet homme, pour que la Nature dans sa beauté, et particulièrement dans ses moments de grandeur, inspirât en lui une extase, une sorte de transe éveillée, une glorieuse prière mystique. Il l'avait parcourue à pied, dans cette quête romantique, plusieurs années durant, sur une partie considérable de la Suisse.

Il semble à première vue étrange que des dispositions si viriles et sensibles pussent être incorporées dans quelqu'un de si mal fait de sa personne. Sa taille moyenne, ses épaules trop tombantes, son visage excessivement irlandais, ses petits yeux répulsifs – des yeux de cochon – d'une indescriptible couleur et sans éclat, noyés dans le crâne sous de rudes sourcils, tout semblait peu prometteur jusqu'à ce qu'on se rappelle que derrière ce même masque résidait la dure volonté, l'instinctive ambition par lesquelles il s'était sorti, seul et sans aide, d'une enfance pauvre.

Naturellement, il n'avait pas eu le temps d'acquérir une "éducation", comme on disait alors et encore aujourd'hui. Cependant il écrivait et parlait anglais de façon polie, et le français qu'il avait appris était atroce. Aussi, selon les standards de son temps en Angleterre, il n'était pas un gentleman au sens technique que ce terme admettait alors, mais essentiellement un laquais, un larbin, un parasite social. Peut-être pour cette raison révérait-il l'érudition et les érudits. Il ne connaissait rien de mieux.

Il est probable que, à cette époque, le leurre de l'Amérique comme but de l'esprit aventurier, grande terre hospitalière, aux bras ouverts, de l'égalité et de la chance, ait agi sur son imagination. Ceci est une conjecture. Le fait, dont il y a la preuve documentée, est celui-ci : le 22 juillet 1847, il embarqua de Londres pour Boston sur le bon navire la Licorne, de cinq cent cinquante tonneaux. Ceci en la onzième année du règne de Victoria ; Louis-Philippe approchant de sa fin politique ; la révolution arrivant à maturité en Allemagne ; et les États-Unis soulageant aimablement le Mexique de son trop lourd fardeau. Et ceci, aussi bien, pendant qu'une